Master Negative Storage Number

OCI00075.04

La bavarde sans pareille

A Épinal

1827

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00075.04

Control Number: AAF-3168
OCLC Number : 04507532
Call Number : W 381.54X F889 no. 1
Title : La bavarde sans pareille : ou, Recueil de traits singuliers, de bons mots, de plaisanteries, d'anecdotes, de saillies heureuses, etc., etc.
Edition : Nouv. éd.
Imprint : A Epinal : Chez Pellerin, 1827.
Format : 68 p. ; 13 cm.
Note : A chapbook.
Subject : French wit and humor.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/19/94
Camera Operator: AR



LA
BAVARDE
SANS PAREILLE.




L

LA BAVARDE

SANS PAREILLE,

Ou Recueil de Traits singuliers, de bons Mots, de Plaisanteries, d'Anecdotes, de Saillies heureuses, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION.



A ÉPINAL,

Chez Pellerin, Imprimeur-Libraire.



1827.

LA BAVARDE

SANS PAREILLE.

L'Acteur Armand.

ARMAND, acteur célèbre, dans les rôles de valets sur-tout, dont le caractère excellent lui faisait voir tout gaiement, dans les affaires les plus sérieuses ne pouvait se refuser à une plaisanterie. Etant clerc de notaire, et chargé de faire le prologue d'une comédie bourgeoise, voici le discours qu'il prononça :

Messieurs, mon dessein n'est pas dans ce jour, qui renouvelle l'année, de vous jeter de la poudre aux yeux, ni de vous faire croire que des vessies sont des lanternes. Je sais trop que marchand d'oignons doit se connaître en ciboules, et que vous êtes des éveillés de Poissy, à qui l'on ne ferait pas passer des chats pour des lièvres; parce que vous en avez vu bien d'autres, et qu'on ne saurait vous en donner à garder. Je n'ignore pas qu'un discours bien garni de fleurs de rhétorique, viendrait ici juste comme de cire,

ou si vous voulez comme marée en carême. Mais il n'y en a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poèle : à petit mercier petit panier, à bon entendeur demi-mot ; si nous ne remplissons pas nos rôles comme les grands acteurs que vous avez journellement sous les yeux, c'est qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, et que qui est apprenti, n'est pas maître. Nous avouons de bonne foi, que si nous comptions moins sur votre indulgence, nous ne saurions sur quel pied danser ; mais si vous daignez nous mettre le cœur au ventre, nous ne vous promettons pas poires molles, ni plus de beurre que de pain ; et nous irons de cul et de tête comme des corneilles qui abattent des noix. Ainsi, messieurs, sans tourner si long-temps autour du pot, ni chercher midi à quatorze heures, d'autant plus que vous n'ignorez pas que trop gratter cuit et trop parler nuit, je me contenterai de vous prier de ne pas nous recevoir comme des chiens dans un jeu de quilles, en vous assurant que notre reconnaissance ne sera pas entre le ziste et le zeste, ni moitié figues, moitié raisin, et que lorsqu'il s'agira de vous fa ire épanouir la rate, on ne nous verra jamais n'y aller que d'une fesse, etc.

L'Acteur sifflé.

Un acteur subalterne, obligé de remplacer dans le moment un des premiers qu'un acci-

dent empêchait de jouer, chanta et fut sifflé. Sans se déconcerter, regardant fixement le parterre, il dit : *Je ne vous conçois pas, messieurs ; devez-vous imaginer que pour six cents francs que je reçois par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ?* On finit par l'applaudir dans le reste du rôle.

Mademoiselle Clairon.

La célèbre Clairon, connue par ses talens sur la scène française, gâtée par les applaudissemens et les adulations de la société, se voyait indépendante de toute subordination. Ne voulant pas paraître sur le théâtre avec un acteur qui lui déplaisait et que les gentilshommes de la chambre du roi, chargés de la police des spectacles, n'avaient pas voulu renvoyer, elle fit manquer le spectacle. Elle fut en conséquence condamnée à passer un mois en prison. Avec une dignité théâtrale, elle répondit à l'inspecteur qui lui signifiait cet ordre : *Monsieur, je ne peux me dispenser de me soumettre à l'autorité du roi ; il peut disposer de mes biens, de ma liberté, de ma vie même ; mais il apprendra qu'il ne peut rien sur mon honneur. — Mademoiselle, vous avez raison*, répliqua l'inspecteur, *où il n'y a rien, le roi perd ses droits*. Mademoiselle Clairon, très-connue sous le nom de Fretillon, avait anciennement mené une vie très-licencieuse.

Adresse d'un Aveugle.

Un aveugle avait une somme considérable, qu'il cacha dans son jardin ; mais un voisin, qui le vit, l'enleva pendant la nuit. L'aveugle désespéré le soupçonna d'en être l'auteur. Feignant la plus grande tranquillité, il alla le trouver. *Voisin*, dit-il, *j'ai un conseil à vous demander. J'ai mille écus dont j'ai caché la moitié dans un lieu sûr, croyez-vous que je ferai prudemment de mettre l'autre moitié dans le même endroit ? — Oui-dà, voisin ; je vous le conseille*, dit le voleur d'écus ; et, dans l'espérance d'avoir toute la somme, il se hâta de reporter ce qu'il avait pris. L'aveugle, par ce tour d'adresse, ayant fait rapporter son argent, le prit, et ne le remit pas.

Beau trait d'amitié.

Sous prétexte de quelqu'intrigue tramée contre la sûreté publique, on arrêta, par ordre de Louis XIII, le garde-des-sceaux Châteauneuf ; on arrêta en même temps le chevalier de Jars, son intime ami, et tous les moyens furent employés pour l'engager à trahir le secret de son ami. On alla même jusqu'à le mettre en jugement, et les juges eurent l'infâmie de le condamner à la peine de mort. Ils ne furent déterminés, dit-on, à prononcer cette sentence injuste, que par

l'assurance positive que l'on devait faire grâce à l'accusé. On lui fit même la honte de marcher au supplice. Rien ne fut capable de l'ébranler ; il n'ouvrait la bouche que pour attester la fidélité du garde-des-sceaux. Déjà il est sur l'échafaud, la hache est levée, lorsque les cris de grâce se font entendre. Le prétendu coupable voit approcher un commissaire, qui lui déclare que le roi, usant de clémence, lui réitère l'invitation de révéler les coupables projets de Châteauneuf. *Cet artifice ne m'en impose pas*, répond le généreux de Jars ; *la crainte de la mort ne me fera pas manquer au devoir de l'amitié. Je persiste à dire que le garde-des-sceaux est un homme probe et honnête, qui a toujours servi fidèlement son roi.* On le reconduisit en prison, d'où on le fit sortir quelque temps après, avec une honorable justification.

Autre.

Les deux frères Bruyset, libraires de Lyon, dont l'aîné membre de différentes académies, était marié et avait des enfans, furent arrêtés après le siége de cette ville, pendant lequel, pour suppléer l'argent, on avait fait des bons qui avaient cours de monnaie. Interrogés lequel les deux avait souscrit les billets, le jeune Bruyset soutint que c'était lui, et que son frère n'y était pour rien. En conséquence de cet aveu, il fut condamné à la peine de mort, à laquelle il se soumit avec d'autant

plus de résignation, que, n'étant pas marié, il conservait son frère qui était chef de famille.

L'Amoureux Anglais.

Un Anglais, devenu passionément amoureux d'une demoiselle charmante, voulut en faire sa femme; mais elle le refusa constamment. Comme elle paraissait l'aimer, il voulut savoir le sujet de son obstination à ne pas l'épouser. La demoiselle, vaincue par un amour aussi constant, lui avoua que le motif de son refus était que, par un accident, elle avait perdu une jambe qui était remplacée par une jambe de bois, et que la crainte que tôt ou tard cela ne refroidît sa tendresse, était le seul motif de son refus. L'Anglais protesta que cela ne changerait rien à son amour; mais elle persista à ne pas consentir à son mariage. Plein d'amour, et voulant absolument réussir dans son dessein, l'Anglais prétexte un voyage, vient à Paris, et se fait couper une jambe. Lorsqu'il est guéri, il retourne à Londres, va chez la demoiselle, et lui dit qu'il n'y a plus d'obstacle à leur union, et qu'il est également privé d'une jambe. La demoiselle, vaincue par cette preuve d'amour, consentit enfin à l'épouser.

Trait d'amour conjugal.

Le roi Jacques, n'ayant pas réussi dans sa tentative à remonter sur le trône d'Angleter-

re, tous les seigneurs qui avaient embrassé son parti furent condamnés à mort, et exécutés le 16 mars 1716. Le lord Nilhisdale devait subir le même sort; mais la tendresse ingénieuse de sa femme le sauva. On avait permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire leurs derniers adieux. Milady Nilhisdale, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, et dans l'attitude d'une femme désolée, entra dans la tour; lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui était de la même taille, de changer d'habits, et de sortir dans la même attitude qu'elle avait en entrant : elle ajouta que son carrosse le conduirait au bord de la Tamise, où il trouverait un bateau qui l'amenerait sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagême s'exécuta heureusement; milord Nilhisdale disparut, et arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut en s'écriant : *Vive Jésus, me voilà sauvé!* Ce transport le décela; mais il n'était plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin, on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit aussitôt. Le lieutenant de la tour consulta la cour pour savoir ce qu'il devait faire de milady Nilhisdale; il reçut ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

Le Page endormi.

Frédéric-le-Grand, traversant une antichambre, trouve le page de service endormi, et aperçoit une lettre qui sortait de sa poche. Curieux d'en savoir le contenu, le roi la tire et l'ouvre. Il y trouve des remercîmens d'une mère à qui ce fils avait fait passer une partie de ses appointemens, argent qui lui était fort utile dans l'indigence où elle était, et qui terminait, en disant, que sa piété filiale serait récompensée de Dieu. Le roi rentre dans son cabinet, prend un petit sac rempli de ducats, et revient le glisser doucement avec la lettre dans la poche du page; il s'éloigne ensuite, et sonne assez fort pour éveiller le dormeur qui arrive. *Vous avez l'ouïe bien dure, monsieur le page*, lui dit le roi. Le jeune homme balbutie quelques excuses, et dans son embarras, il met sa main dans sa poche: sentant quelque chose de sonnant, il tire le sac avec un tremblement involontaire. Une pâleur soudaine vient le saisir, il regarde le roi, et verse des larmes en abondance. *Qu'avez-vous*, dit le prince? — *Ah! sire, on veut me perdre; je ne sais d'où me vient cet argent*, et en même temps il se jette aux genoux du prince. *Mon ami*, dit Frédéric tout ému, *les biens nous viennent en dormant; envoyez cet argent à votre mère, saluez-la de ma part, et dites-lui que je prendrai soin d'elle et de vous.*

Jalousie.

Un Français riche, nommé Gordier, établi dans l'île de Jersey, était passionément épris de la fille d'un commerçant de l'île de Guernesey. Tout d'accord entre les deux familles, le mariage allait se faire, et tout était disposé, lorsqu'il disparut tout-à-coup la veille de ses noces. Toutes les recherches sur son compte furent inutiles, et déjà on avait oublié le malheureux Gordier, lorsque trois jeunes gens, en parcourant des rochers, trouvèrent son cadavre dans une caverne, dont l'entrée était très-étroite ; il avait deux blessures au dos et une autre à la tête ; mais rien ne pouvait faire connaître l'assassin.

Inconsolable de la perte de son amant, la jeune fille ne voulut plus entendre parler de mariage. Dans le nombre des prétendans se distinguait sur-tout M. Gaillard, jeune commerçant, aimable, riche et estimé par ses mœurs et sa probité. Ses parens la sollicitaient de se déclarer pour lui. Fatiguée de leurs instances et dévorée de chagrin, elle tomba malade. La mère de Gordier, qui avait pris pour cette jeune personne la plus forte amitié, vola auprès d'elle. On commençait à se flatter de sa convalescence, lorsque madame Gordier, jetant, par hasard, les yeux sur la montre de son amie, aperçut au bout de la chaîne, un bijou qu'elle reconnut, et qui la frappa si vivement, qu'elle tomba évanouie.

Revenue à elle, elle dit à son amie que c'était elle qui avait fait faire ce bijou, et qu'elle l'avait donné à son fils pour le présenter à sa fiancée. A ces mots, cette fille fut saisie d'une telle horreur, qu'elle ne put articuler péniblement que les lettres g. . . l. . . a. . . d. . ., et au même moment, elle expira dans les bras de madame Gordier.

Cette mort, et les circonstances qui l'avaient accompagnée, avaient quelque chose de si terrible, et paraissaient envelopper un secret si affreux, que madame Gordier, femme très-impétueuse, concevant les plus injustes et les plus horribles soupçons, s'exhala en reproches atroces, qui jetèrent la division entre les deux familles. Quelques amis communs s'empressèrent d'éteindre cette discorde naissante. On en vint aux éclaircissemens. Le frère de Gordier protesta avoir entendu dire à son frère, qu'il ne donnerait, qu'il ne ferait même voir ce bijou à sa prétendue que le jour même de ses noces. La sœur de la défunte dit, de son côté, que ce bijou ne venait pas de monsieur Gordier, mais de monsieur Gaillard, qui en avait fait présent à sa sœur, quelques mois après la mort de monsieur Gordier. Il n'y avait dans tout cela que matière à soupçon, beaucoup d'incertitudes, et pas une lueur de présomption. Car enfin, disaient ceux qui connaissaient monsieur Gaillard, il est fort ordinaire que deux bijoux se ressemblent, et rien ne démontrait que ce fût là celui que M. Gordier destinait

à sa future. Madame Gordier convint de tout, et d'autant plus volontiers, ajouta-t-elle, que le bijou de mon fils renfermait son portrait. A cette déclaration, on comprit que la mort de la jeune personne ne venait que de l'horreur qu'elle avait prise tout-à-coup pour M. Gaillard, et l'on connut qu'elle voulait le nommer par les lettres mal articulées qu'elle s'était efforcé de prononcer. Le frère de Gordier, qui avait le secret du défunt, prit le bijou, pressa le ressort, et le bijou ouvert fit voir le portrait d'André Gordier.

Un ecclésiastique, présent à cette scène, conseilla de prendre les plus grandes précautions, et sur-tout d'user de beaucoup de modération dans cette affaire, soit pour découvrir le véritable auteur du meurtre de Gordier, soit pour ménager la réputation de M. Gaillard, s'il n'était pas coupable, comme paraissaient le démontrer sa conduite, ses mœurs, son état, et la haute idée qu'il avait donnée de sa probité dans tous les temps. D'après ces conseils, on fit prier M. Gaillard de venir à la maison où l'on était assemblé, et il s'y rendit sur-le-champ. Trop vive et trop ulcérée pour se contenir, madame Gordier lui reprocha, dans les termes les plus amers, l'assassinat de son fils. M. Gaillard parut fort étonné, non de cette surprise qui décèle les coupables, mais de cet air qu'a l'innocent qu'on accuse injustement, et il répondit, sans se déconcerter, qu'on s'expliquât plus clairement, et qu'il

n'entendait rien à ce qu'on lui disait. On lui montra ce bijou qui était encore ouvert, et madame Gordier ajouta que son fils l'ayant sur lui le jour où il fut tué, c'était-là une preuve évidente qu'il était seul auteur de l'assassinat.

Cette observation déconcerta un peu M. Gaillard, qui assura d'abord qu'il n'avait jamais fait présent de ce bijou à la personne qu'il recherchait en mariage; mais la sœur de celle-ci lui soutint le fait, et lui rappela le jour, l'heure et les circonstances auxquels il avait présenté ce bijou fermé à sa sœur. M. Gaillard, se sentant vivement pressé, se troubla, pâlit, et avoua qu'à la vérité le bijou venait de lui, mais que cela ne prouvait point qu'il fût un assassin, puisqu'il avait acheté ce bijou du juif Lévi, connu de tous les habitans du pays, où il restait depuis plus de vingt ans. Ce juif n'était plus sur les lieux, et l'impossibilité de suivre cette affaire, donnant la plus grande assurance et beaucoup d'avantage à M. Gaillard sur ses accusateurs, on fit tout ce qu'on put pour lui faire oublier l'outrage qu'il prétendait avoir reçu. Cependant, après quelques mois d'informations et de recherches, on découvrit enfin le Juif Lévi à Jersey, où l'on le fit arrêter. Lorsque M. Gaillard eut appris la nouvelle de cet emprisonnement, il courut s'enfermer dans sa chambre, où quelques heures après, on le trouva mort de trois coups de canif qu'il s'était donnés dans le

cœur, et sur sa table il y avait le billet suivant, en forme de prières.

« Il n'y a que ceux qui connaissent le délire et l'impétuosité de l'amour, qui auront quelqu'indulgence pour le crime que j'ai commis, dans la vue de posséder l'objet de ma passion. Mais vous, Etre Suprême, père de la clémence, vous qui mîtes dans mon âme le germe dévorant de ce desir, j'ose encore espérer que vous excuserez le crime que j'ai commis, pour contenter la passion effrénée qui m'embrasait. Vous détestez les forfaits, mais vous les pardonnez en faveur du repentir; les hommes les poursuivent, les commettent et les punissent. Pour me mettre à l'abri des supplices déshonorans qui me sont réservés et des remords qui m'accablent, j'ai cru devoir mettre fin à ma vie, criminelle sans doute, mais plus malheureuse encore. »

Réponse d'un mendiant.

Un gueux, des environs de Madrid, demandait noblement l'aumône. Un passant lui dit : *N'êtes-vous pas honteux de faire un métier si infâme, quand vous pouvez travailler? — Monsieur*, répondit le mendiant, *c'est de l'argent que je vous demande et non des conseils*; puis il lui tourna le dos.

Anagramme.

André Rudiger, médecin à Leipsick, s'avisa, étant au collége, de faire l'anagramme de son nom. Il trouva, de la manière la plus exacte, dans *Andreas Rudigerus*, ces mots : *arare rus dei dignus*. Concluant de là que sa vocation était l'état ecclésiastique, il étudia la théologie. Le célèbre Thomasius lui dit un jonr qu'il aurait mieux fait de suivre la médecine, mais il lui observa qu'il avait regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine : *Que vous êtes simple!* lui dit Thomasius ; *c'est justement cette anagramme qui vous appelle à la médecine* ; rus dei, *n'est-ce pas le cimetière? et qui le laboure mieux que les médecins?* Rudiger ne put résister à cet argument et se fit médecin.

Aneries révolutionnaires.

Conversation entre un voyageur étranger et un comité révolutionnaire de Paris, dans lequel étaient réunis en assemblée générale, les membres qui le composaient, et qui tous, affublés de bonnets rouges, et rangés autour d'une table qu'ils appelaient bureau, dictaient des arrêts qu'ils exécutaient eux-mêmes.

Le Voyageur.

Citoyens, je viens vous faire viser mon passeport pour continuer ma route.

Le Président.

Où veux-tu aller ?

Le Voyageur.

A Montauban.

Le Président.

Montauban.... ; n'est-ce pas en Hollande ?

Un Membre, au Président.

Non, président, tu es dans l'erreur ; Montauban touche aux frontières de la Suisse, sur les bords du Finistère, département des Pyrénées.

Le Président.

Département des Pyrénées ! mais c'est tout près de la Vendée ça !... tu vas donc grossir les chouans ?

Le Voyageur.

Non, citoyens ; ce n'est pas mon intention.

Le Président.

Où es-tu né ?

Le Voyageur.

A Hambourg.

Le Président.

Quel district ?

Le Voyageur.

Il n'y en a pas.

Le Président.

Quel département ?

Le Voyageur.

Il n'y en a pas non plus.

Le Président.

Comment ! il n'y a ni district, ni département dans ton canton.

Le Voyageur.

Non, citoyen ; Hambourg n'est pas en France, et je suis étonné....

Le Président.

Comment ! tu es étonné ? tu fais l'insolent, je crois !

Le Voyageur.

Non, citoyen; mais je ne puis concevoir comment des fonctionnaires publics...

Le Président, en colère.

Encore !... ; tu ne sais donc pas...

Un Membre.

Citoyen Président, je t'invite à porter toute l'attention dont tu es capable aux réponses du demandeur.

Le Voyageur.

Mais, citoyens...

Le Président.

Silence !

Le même Membre.

Citoyen Président, je me résume, en te priant d'observer, 1° que le citoyen nous dit être né à Hambourg, et que je vois sur son passeport, né à Quilin (nez aquilin); 2° qu'il t'en impose ; 3° qu'il ment... *Murmure.*

Le Président, s'assurant du fait.

Citoyen voyageur, l'observation du préopinant est juste. Qu'as-tu à répondre ?

Le Voyageur.

Eh ! mon dieu, rien....

Le Président.

Où as-tu donc demeuré pendant ton séjour à Paris ?

Le Voyageur.

Rue Saint-Denis...

Le Président.

Je t'observe que depuis la suppression de la religion, il n'y a plus de saints.

Le Voyageur.

Je demeurai dans la rue Denis...

Un Membre.

Citoyen Président, tu n'as pas oublié que, depuis l'abolition du droit féodal, on a supprimé le mot *de*.

Le Président, d'un ton grave.

C'est vrai !

Le Voyageur.

En ce cas citoyens, je demeurais dans la rue *Nis*; mais je vous observe que, si vous me supprimez encore ce *nis*-là, je n'aurai demeuré nulle part.

Un Membre.

Ce voyageur est un insolent. Il abuse des questions que tu lui fais; je demande qu'on le mette en surveillance, jusqu'à ce qu'il nous soit possible de savoir dans quel pays est situé Hambourg, et que nous soyons assurés que Montauban n'est pas un foyer de contre-révolution.

Tous les Membres.

Adopté.

Autre.

Dans le commencement de la révolution française, on ne cessait de rencontrer des patrouilles qui toutes portaient le nom de leur district; lorsque la nuit la sentinelle criait, *qui vive*? La patrouille répondait : *Tuileries*, *Théâtre-Français* ou *Pont-neuf*, etc. Une nuit, la sentinelle du corps-de-garde de la rue Bourbon-Villeneuve, voyant venir une patrouille, lui crie de toutes ses forces, *qui vive*? On lui répond : *Bonnes-Nouvelles* (nom d'une section). *Caporal*, cria-t-il aussitôt, *accourez. Qui vive*? demanda-t-il à son tour. On répéta : *Bonnes-Nouvelles!* —*Ah! parbleu*, *mes amis*, dit le caporal, *contez-nous ça*?

Le Visionnaire.

Un gros benêt de paysan voulant un jour rentrer chez lui, trouva la porte fermée : il

regarde par le trou de la serrure, et croit voir un homme sur son lit. Outré de rage, il se retire, bien résolu de quereller sa femme : *Qu'as-tu?* lui dit-elle, en le voyant arriver de mauvaise humeur. — *J'ai vu ce matin un homme sur mon lit.* — *Voilà tes anciennes folies qui te reprennent.* — *Folies! je crois ce que j'ai vu.* — *Il ne faut pas souvent croire ce que l'on voit.* Puis le prenant par la main, elle le conduisit à un cuvier rempli d'eau : *Regarde*, dit-elle, *que vois-tu?* — *Parbleu! je vois une figure d'homme.* — *Eh bien!* répliqua la matoise, *tu n'es pas dans cette eau et cependant tu t'y vois; il n'est pas surprenant que tu te sois vu sur ton lit : apprends que les yeux mentent quelquefois.* Le pauvre homme convint de son tort et promit à sa femme de ne plus croire ce qu'il verrait.

Le Mangeur extraordinaire.

Un officier dans un repas, parlait de l'appétit d'un de ses soldats qui, sans se gêner, mangeait un veau entier. Chacun se récria et l'officier proposa un pari considérable qui fut accepté par toute la société. Les parieurs, au jour indiqué, se rendent chez le traiteur, et l'officier, afin de tenir en haleine l'appétit de son mangeur, avait fait apprêter à différentes sauces les différentes parties du veau. Le soldat se met à table, les plats se succèdent et sont engloutis avec une rapidité in-

croyable. Chacun admire, et les parieurs commencent à trembler. Le soldat avait déjà dévoré à peu près les trois quarts du veau, lorsque se tournant vers son officier : *Ah ça ! mon officier, il me semble qu'il serait temps de faire venir le veau ; autrement, je ne vous réponds pas de vous faire gagner votre pari.* Il s'imaginait que tout ce qu'on lui avait servi jusqu'à ce moment, n'avait été que pour le mettre en appétit. Les parieurs s'avouèrent vaincus et payèrent la gageure.

On demandait à ce même soldat, combien il croyait pouvoir manger de dindons. *Une vingtaine. — Et de pigeons ? — Cinquante ou soixante. — Combien donc mangerais-tu d'allouettes ?* lui demanda son officier. — *Toujours, mon officier, toujours.*

Le Gentilhomme avare.

Un gentilhomme très-avare voyageait avec son fils et prenait son gîte dans tous les châteaux qu'il trouvait sur son chemin. Comme on parlait un jour à table de Don Quichotte, le fils dit : *Savez-vous la différence qu'il y a de mon père avec Don Quichotte ? C'est que celui-ci prenait les hôtelleries pour des châteaux, et que mon père prend les châteaux pour des hôtelleries.*

Réponse d'un Avocat.

Un avocat célèbre plaidait pour des bateleurs qui avaient un procès. Le président

lui marqua sa surprise de ce qu'il s'était chargé de la défense de telles gens. *J'ai pensé*, répondit l'avocat, *que puisque la cour avait bien voulu les entendre, je pourrais plaider pour eux.*

Autre.

Un avocat étant malade, fit son testament et donna tous ses biens aux fous et aux lunatiques; comme on lui en demandait la raison, il dit *Qu'il voulait les rendre à ceux de qui il les tenait.*

L'honnête voleur.

Un particulier, très-bien vêtu, fut attaqué par un voleur, qui lui demanda sa bourse. *Si j'avais de l'argent*, lui dit le particulier, *ce n'est pas vous qui auriez la peine de me l'enlever. Mes créanciers me font poursuivre pour cinq cents francs; je n'ai pas un sou; je cherche un asile, et je suis bien sûr de n'en pas trouver.* Le voleur lui répliqua froidement: *Vous vous trompez; trouvez-vous ici demain matin, à neuf heures*, en lui montrant une maison peu éloignée, *vous verrez qu'il y a encore des âmes bienfaisantes et sensibles au malheur.* Tous deux furent exacts au rendez-vous. Le voleur donna, au débiteur insolvable, cinquante louis, en l'exhortant à aller de suite payer sa dette et les frais de justice; il se déroba même sur-le-champ aux témoignages de sa reconnaissance.

Autre.

Au milieu des rigueurs de l'hiver, un riche fermier d'un village de Normandie revenait du moulin avec une demi-somme de farine. Au détour d'un bois, un de ses voisins, armé d'un bâton, lui demande ce sac en jurant. Le cultivateur alerte et vigoureux, étonné d'un pareil trait de la part d'un homme qu'il connaissait, saute à bas de son cheval, le saisit au collet et le terrasse, en lui disant : *Tu vois qu'il ne tient qu'à moi de t'assommer.* — *Assomme-moi*, dit l'autre, *ou donne-moi ta farine ; car je meurs de faim, ainsi que ma famille.* — *Tu meurs de faim !* reprit le fermier ; *il fallait le dire : prends ce sac dont je te fais présent.* L'animal se sentant débarrassé de son fardeau, galoppe à la ferme. Effrayée de le voir seul, la fermière inquiète de son mari, suivie de ses domestiques, court sur la route. Elle l'aperçoit de loin, venant tranquillement ; elle l'interroge : il lui raconte en particulier ce qui lui est arrivé. La femme, de retour à la maison, pense que, puisque ces malheureux ont si faim, ils ne pourront pas attendre que la pâte soit cuite ; elle prend un pain qu'elle cache, et vole chez ces malheureux qui se disputaient la farine avant qu'elle fût pétrie. Elle fut accueillie avec toutes les marques de la plus vive reconnaissance. Elle leur promit de ne pas les abandonner, et par cette bienfaisance elle sauva une famille du désespoir et du déshonneur.

Bons mots.

Un homme de qualité, voyageant en Espagne, fut voir l'Escurial et le superbe couvent des religieux de l'ordre de Saint-Jérôme. Le supérieur, qui le conduisait, lui dit que Philippe II l'avait fait bâtir pour accomplir le vœu qu'il avait fait le jour de la bataille de Saint-Quentin, s'il en sortait victorieux. *Mon Père*, lui dit le voyageur admirant l'immensité de ce bâtiment, *il fallait que le roi eût grand' peur, lorsqu'il fit un si grand vœu!*

— Duclos, en parlant des grands qui n'aiment pas les gens de lettres : *Ils nous craignent*, dit-il, *comme les voleurs craignent les réverbères.*

— Le brave Crillon, dont Henri IV faisait grand cas, mais qu'il ne pouvait payer, lui dit un jour : *Sire, trois mots : argent ou congé. — Colonel, quatre mots*, répondit le roi : *ni l'un ni l'autre.*

— Une demoiselle dont la voix était fort belle, mais dont l'haleine était forte, chanta dans une société. On demanda à une dame son sentiment sur la chanteuse. *Les paroles sont parfaitement belles*, dit-elle ; *mais l'air n'en vaut rien.*

— Un ecclésiastique, prêchant, perdit la mémoire. Un plaisant se leva, et dit : *Qu'on ferme la porte, il n'y a ici que d'honnêtes gens, il faut que la parole de monsieur se retrouve.*

— Le comte de Lauragais, savant, bel esprit, anglomane, revenait d'Angleterre où il avait été voyager. Il se présente à Louis XV pour lui rendre ses hommages. Le roi mécontent de ses observations continuelles, lui demande avec sévérité ce qu'il est allé apprendre en Angleterre. Le comte, piqué du ton de la question, répond très-indécemment : *A penser, Sire.* — *Des chevaux*, reprit le monarque vivement ; et il lui tourna le dos.

— Un Espagnol, revenant de Paris, dans le temps où tout le monde y portait des bottes, rencontra sur son chemin un Français de sa connaissance à qui il demanda où il allait. *Je m'en retourne à Paris.* — *Et qu'y ferez-vous* ? lui répondit l'Espagnol, *vous n'y trouverez sûrement plus personne, car tout le monde était botté quand je suis parti.*

— Il y avait à Paris un chirurgien célèbre nommé Daran, qui mit à la mode l'usage des bougies composées pour la maladie de l'urêtre. Comme on parlait de lui dans une société, une dame demanda quel était ce Daran. *C'est madame*, lui répondit un plaisant, *un homme qui prend nos vessies pour des lanternes.*

— Dans une société, où se trouvait le marquis de Bièvre, on disait beaucoup de mal de Fréron qui venait de mourir. *Messieurs*, reprit le marquis, *vous en direz tout ce qu'il vous plaira, il faut pourtant convenir que ce garçon-là pinçait très-joliment de la harpe !*

— C'était aussi ce même marquis qui disait qu'on allait faire beaucoup de toile en Bretagne, *parce qu'on y faisait filer trente mille hommes.*

— Un prisonnier vit au bout de quelques jours, entrer un particulier dans sa chambre, et lui demanda ce qu'il voulait, et ce qu'il était : *Je suis*, lui répondit-il, *le barbier de la prison.* — *Parbleu*, dit le prisonnier, *vous auriez bien dû la raser !*

— Une dame très-respectable, voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes : *Mon Dieu ! rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfans.* Un homme, qui avait épousé une sœur de la moribonde, s'approcha d'elle et la tira par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils* ? Le sang froid et le comique avec lesquels il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade et à toute la famille qui l'environnait.

— On avait défendu à un régiment dans la bataille de Spire, de faire quartier à personne. Un officier allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit : *Monsieur, demandez-moi autre chose ; mais pour la vie, il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passa de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage.

— Un mari alla se confesser à un prêtre qui venait de confesser sa femme. Après avoir entamé son *confiteor*, il garda le silence. Le prêtre lui dit : *Monsieur, dites vos péchés.*

— *Cela est très-inutile*, dit le pénitent ; *ma femme, qui vient de passer avant moi, ne vous a-t-elle pas dit tout ce que j'ai fait et tout ce que je n'ai pas fait?*

Borgnes, Bossus, Boiteux.

On a en général bonne opinion des gens qui sont, dit-on marqués au *B*. On leur reconnaît ordinairement de l'esprit, de la finesse, de la gaîté.

Un bossu, plein d'enjouement, était le premier à rire de sa bosse. Il arriva un jour dans une société où il se trouvait un particulier bossu, mais devant lequel il était dangereux d'en parler. A peine est-il entré, qu'il s'approcha de lui, le regarda, et dit à l'oreille de son voisin, de manière cependant à être entendu : *Ah! mon ami, quelle bosse!* Le voisin part d'un éclat de rire qui se communique à la société. Le nouveau venu jette sur l'homme à l'exclamation, un regard de travers. Celui-ci, sans se déconcerter, hausse les épaules et répond avec un sourire de pitié : *Ah! Monsieur, quelle bosse! — Monsieur! vous m'insultez*, dit l'autre, *et je veux en avoir raison; sortons. — Eh! monsieur*, répliqua le premier, *quand nous sortirions en seriez-vous moins bossu. — Ah! c'en est trop*, s'écria le petit homme. En même temps il tire son épée et veut l'en percer. *Oh! oh! tu te fâches!* lui dit froidement son confrère, en lui tournant le dos ; *frappe si tu l'oses!*

— Un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu avait fait était bien fait. Un bossu, qui l'écoutait, trouva la chose très-difficile à croire ; il attend en conséquence le prédicateur à la porte de l'église, et lui dit : *Monsieur, vous venez de prêcher que Dieu avait bien fait toutes choses ; voyez comme je suis bâti !* Mon ami, lui répond le prédicateur, en le regardant, *il ne vous manque rien, vous êtes bien fait pour un bossu.*

— Un bossu par devant répondit à un plaisant qui lui disait qu'ordinairement on portait son paquet par derrière, qu'il en agissait ainsi pour se mettre à l'abri des filoux.

— Un particulier avait un œil d'émail, qu'il ôtait lorsqu'il se couchait. Se trouvant dans une auberge, il le donna à la servante, pour qu'elle le mît dans l'eau. Comme elle ne bougeait pas, il lui demanda ce qu'elle attendait. *J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.*

— Un borgne gagea contre un homme qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari accepté, le borgne lui dit : *Vous avez perdu, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un.*

— Un borgne, rencontrant le matin de bonne heure un bossu, lui dit en le raillant : *Mon ami, tu es chargé de bon matin. Tu penses qu'il est bon matin*, répond le bossu, *parce que tu n'as encore qu'une fenêtre d'ouverte.*

— Un boiteux, voulant railler un bossu, lui demanda s'il portait quelques nouvelles

dans sa valise. *Tu dois*, lui répondit-il, *en savoir beaucoup, toi qui vas sans cesse de côté et d'autre.*

Exemple de Charité.

Vincent de Paul, à qui l'on doit l'institution des Filles de la Charité, autrement dites Sœurs-Grises, avait été nommé aumônier général des galères par Louis XIII, à la sollicitation d'Emmanuel de Gondi, général des galères. Cette nouvelle fonction convenait particulièrement à ce saint homme, puisqu'elle lui procurait les moyens de faire le bien, et de développer son caractère charitable. Ce nouvel aumônier fit un voyage à Marseille, dans l'intention de réformer une multitude de malheureux galériens que l'excès du châtiment rend intraitables, qui maudissent leurs fers, et qui se vengent par des blasphêmes contre le ciel, des mauvais traitemens qu'ils reçoivent sur la terre. Se promenant un jour sur les galères, Vincent aperçut un forçat qui arrosait son pain de ses larmes, et qui présentait tout le dehors d'un morne et silencieux désespoir. Emu par ce spectacle attendrissant, l'aumônier s'approche de l'infortuné, et lui fait entendre quelques paroles de consolation. L'absence de ce galérien réduisait à la misère sa femme et ses enfans. Cet homme, plus malheureux que coupable, eût rendu par sa présence la vie à une femme désolée. *Vous êtes libre*, dit

le héros de la charité, *vous êtes libre, et je me charge de porter vos chaînes.* Il vole vers l'inspecteur, et, par ses raisons, il obtient de lui que l'échange soit accepté. Vincent resta plusieurs semaines enchaîné sur les galères, sans avoir été reconnu, et il serait resté long-temps dans cet état de captivité, sans les recherches continuelles que fit faire la comtesse de Joigny, étonnée de ne recevoir aucune de ses nouvelles. Pendant le reste de sa vie, cet homme charitable eut les pieds gonflés de l'empreinte honorable des fers qu'il avait portés.

Le Charlatan.

Le célèbre Adisson rapporte avoir vu à Hammersmith un charlatan, qui disait un jour à son auditoire : *Je dois ma naissance et mon éducation à cet endroit ; je l'aime tendrement, et en reconnaissance des bienfaits que j'y ai reçus, je fais présent d'un écu à tous ceux qui voudront l'accepter.* Chaque auditeur, la bouche béante et les bras croisés, s'attendait à recevoir la pièce, lorsque le docteur met la main dans un long sac, en tire une poignée de petits paquets et dit à l'assemblée : *Messieurs, je les vends ordinairement six schelins ; mais en faveur de cet endroit pour lequel j'ai une tendresse filiale, j'en rabattrai cinq.* Chacun s'empresse de profiter de son offre généreuse, ses paquets sont enlevés, tous se disent natifs ou habitans du pays.

Autre.

Le fameux escamoteur Pineti faisait ses tours avec une adresse surprenante. Il n'était question que de lui dans toutes les sociétés de Paris, et des prodiges qu'il opérait. Mais comme on se lasse de tout, et sur-tout des choses qu'on ne comprend pas, la curiosité commençait à s'affaiblir, lorsqu'un petit incident, dont l'escamoteur sut tirer un grand parti, le ranima encore pour quelque temps avec enthousiasme. Un nommé Decremps, autre escamoteur, publia un ouvrage intitulé, *la Magie Blanche, ou les tours du célèbre Pineti dévoilés*. Chacun en lisant cette brochure crut enfin avoir le secret de Pineti. Celui-ci afficha que tel jour il donnerait de nouveaux tours, encore plus surprenans que tout ce qu'on avait vu jusqu'à présent. La salle se trouva remplie, il s'avance sur le théâtre d'un air modeste, et dit au public, qu'ayant eu connaissance d'un ouvrage de M. Decremps, il l'avait lu avec attention, qu'il y avait reconnu la manière d'opérer des tours agréables à peu près dans le genre des siens, mais nullement celle par laquelle il procédait lui-même ; qu'il ne voyait dans le titre de ce livre que le dessein de l'insulter, puisqu'il n'avait jamais eu de prétention à la magie, et dans son contenu que la basse envie de lui ôter ses moyens de subsistance, en trompant le public sous le prétexte de

dévoiler ses secrets ; mais que, si au lieu d'employer un moyen si odieux pour gagner de l'argent, il se fût adressé à lui-même, il aurait été enchanté de lui offrir tous les secours que les bontés du public le mettaient à même de lui donner. Un applaudissement général succéda à ce discours. Il ajoute ensuite que, pour prouver qu'il n'en voulait pas imposer, il priait une des personnes qui étaient sur le théâtre, de prendre le livre, de lui indiquer à sa volonté l'un des tours qui y étaient cités, qu'il le ferait devant l'assemblée, en expliquant publiquement les moyens et les procédés, et qu'on serait alors convaincu qu'ils n'avaient rien de commun avec ceux de M. Decremps. Il remet le livre dans les mains d'un spectateur qui indique le premier article qui se présente. Pineti l'exécute lentement, en détaille hautement chaque procédé, et démontre qu'aucun d'eux n'a le moindre rapport avec ceux énoncés dans l'ouvrage.

Il s'élève alors une voix du parterre qui crie : *Cela n'est pas vrai ; il l'a toujours fait comme il est dit dans le livre.* On s'écria à l'instant : *C'est sûrement Decremps.* — *Oui, c'est moi, et je suis prêt à prouver ce que j'avance.* Aussitôt la foule se jette sur le malheureux interlocuteur, qui battu, humilié, bafoué, n'obtient sa grâce qu'à condition d'aller s'humilier à genoux, sur le théâtre, aux pieds de Pineti. En vain celui-ci conjure, sollicite, de la manière la plus inté-

ressante, l'indulgence du public, il fallut que la sentence prononcée s'exécutât. On porte l'homme sur le théâtre, on le fait mettre à genoux; Pineti le relève avec bonté, le conduit au fond du théâtre pour le faire sortir par une porte de derrière, et en même temps lui glisse une poignée d'écus de manière à ce qu'une grande partie des spectateurs s'en aperçût. Ce trait de générosité fut connu en un instant dans la salle, et ajouta beaucoup à l'effet qu'avait produit son discours, ainsi que l'épreuve à laquelle il s'était soumis. Le livre fut regardé comme un ouvrage infâme, et pendant quelque temps les séances furent plus suivies que jamais.

Le bruit se répandit peu-à-peu que toute cette scène n'était qu'un nouveau tour de Pineti, et il fut démontré que le public seul avait été mystifié complètement. Le prétendu Decremps, si humilié, n'était qu'un commissionnaire très-intelligent, qui avait parfaitement joué son rôle, et en avait été bien payé. L'indicateur du tour expliqué et les assistans qui avaient excité la fureur du parterre, étaient les amis de l'escamoteur.

Le Chien barbet.

Le comte Oginski, grand de Pologne, avait un superbe chien barbet dont il se faisait toujours accompagner, et qu'il avait habitué à l'attendre dans l'antichambre, partout où il allait. Un soir, il se présente à Paris

au Wauxhall d'hiver avec son chien ; mais on le prévient que cet animal ne pouvait entrer avec lui, et il fut obligé de le laisser au corps-de-garde. A peine fut-il entré dans la salle qu'il s'aperçut qu'on lui avait volé sa montre ; il fit du bruit, et se plaignit hautement. Un exempt de police présent lui promit de ne rien négliger pour la retrouver ; mais le comte assura qu'il l'aurait bientôt, si l'on voulait laisser entrer son barbet. Tout le monde desira voir cette expérience, et on laissa entrer le chien dans la salle. Son maître en fait le tour avec lui, s'arrête au milieu du cercle que faisait le public, et lui dit : *Strimki, cherche*. Le chien rôde, flaire, et s'attache à un homme fort bien mis, que le comte, en se faisant connaître, annonce être sûrement le voleur, se soumettant à toutes les suites qui pourraient avoir lieu, s'il se trompait dans son affirmation. D'après une assurance aussi positive, l'homme est arrêté. Les assistans demandèrent qu'il fût fouillé publiquement, et la montre réclamée se trouva en effet sur lui avec plusieurs autres.

Le Cocu imaginaire.

Un bourgeois de Paris, qui faisait l'homme d'importance, s'imagina que Molière l'avait pris pour l'original de son *Cocu imaginaire*. Il s'en plaignait à un de ses amis. *Comment!* lui disait-il, *un comedien aura l'audace de mettre impunément sur le théâtre un homme*

comme moi ! — De quoi vous plaignez-vous ? lui répond son ami ; *il vous a peint du beau côté, en ne faisant de vous qu'un cocu imaginaire ; vous seriez bien heureux d'en être quitte à si bon marché.*

Le criminel reconnaissant.

Un bon religieux fut mandé pour disposer à la mort un voleur. On l'enferma avec lui dans une petite chapelle ; et pendant qu'il faisait tous ses efforts pour le porter au repentir de son crime, il s'aperçut qu'il était très-distrait, et qu'il ne l'écoutait pas. *Mon cher ami*, lui dit-il, *dans quelques heures, vous allez paraître devant Dieu, et vous ne vous en occupez pas. — Vous avez raison, mon Père*, reprit le patient ; *mais quand je pense qu'il ne tient qu'à vous de me sauver la vie, cela est bien capable de me causer de la distraction. — Comment m'y prendrais-je ?* dit le religieux. *Et quand je le pourrais, ne serait-ce pas l'occasion d'accumuler vos crimes — S'il n'y a que cela qui vous arrête*, dit le patient, *vous pouvez compter que j'ai vu la mort de trop près pour recommencer mes brigandages.* Le religieux se laissa attendrir ; il posa sa chaise sur l'autel, monta sur la chaise, et le patient, montant à son tour sur ses épaules, se sauva par une petite fenêtre qui était près du toit. Le religieux se remit ensuite sur son siége comme auparavant. Au bout d'un certain temps, le bourreau

frappa, et demanda au religieux ce qu'était devenu le patient. *Il faut que ce soit un ange*, dit froidement le père, *car, foi de prêtre, il est sorti par cette fenêtre.* Le bourreau fut avertir les juges, qui se transportèrent à la chapelle, où le religieux leur dit la même chose.

Plus de vingt ans après, ce religieux, passant par les Ardennes, se trouve égaré vers le soir; un paysan le rencontre et lui propose, à raison du peu de sûreté des chemins, de venir passer la nuit dans la ferme voisine. Le religieux s'abandonna à sa conduite, non sans crainte. En entrant dans la ferme, le paysan dit à sa femme de faire un bon souper pour régaler leur hôte. Pendant qu'elle le préparait, arrivent huit enfans, à qui le père dit : *Mes enfans, remerciez ce bon religieux; sans lui vous n'existeriez pas; il m'a sauvé la vie.* Alors le religieux se rappela les traits de cet homme, et reconnut celui dont il avait favorisé l'évasion. *Mon père*, lui dit le paysan, *je vous ai tenu parole. Résolu de vivre en honnête homme, j'arrivai à cette ferme; j'entrai au service du maître, qui, content de ma conduite, me fit épouser sa fille unique, avec laquelle je vis en paix au sein de ma famille. Disposez de moi; je mourrai content de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance.* Le religieux fut vivement frappé de cet incident; il passa trois jours chez le fermier, et le quitta en lui souhaitant tout le bonheur que sa conduite présente méritait.

Danger de trop parler.

Le poète Ibicus, attaqué par des voleurs dans un lieu écarté, prêt à se voir assassiner, ne sachant à qui se recommander, vit voler des grues. *O grues!* s'écria-t-il, *vous servirez un jour de témoins contre mes meurtriers!* Quelque temps après, ces voleurs se trouvant à un marché, il passa une volée de grues. *Voilà*, dit l'un d'eux, en souriant, à l'un de ses compagnons, *les témoins du poète Ibicus; qui s'envolent*. Ces paroles furent entendues de quelqu'un, qui, les soupçonnant d'avoir commis le meurtre, avertit la justice. Ils furent arrêtés, et avouèrent leur crime.

Ingrat puni.

Un particulier perdit une bourse de velours dans laquelle il y avait cent ducats : elle fut trouvée par un ouvrier qui en prit un pour acheter un bonnet. Instruit du nom de celui à qui la bourse appartenait, il court la lui porter en lui disant : *Voilà votre bourse, il n'y manque qu'un ducat*. L'autre le traita de voleur, lui disant qu'il ne recevrait sa bourse que lorsque tout y serait. Il le fit citer par devant le juge qui, après avoir entendu les deux parties, termina ainsi l'affaire. *Tu as, dis-tu, perdu ta bourse où il y avait cent ducats? — Oui. — Eh bien! celle-ci n'est pas la tienne, car il n'y en a que quatre-vingt dix-neuf: ainsi tu peux chercher ta bourse ailleurs.*

Le Matelot de retour.

Un particulier pauvre se mit dans la marine pour amasser quelqu'argent, et partit, laissant à sa femme le soin de gouverner son ménage. Comme elle était jeune et jolie, elle ne fut pas long-temps sans être consolée de l'absence de son mari. Le matelot, de retour au bout de cinq ans, arrive chez sa femme. Il fut agréablement surpris de trouver sa maison réparée et agrandie. *Comment*, dit-il, *ont pu se faire ces réparations? — C'est*, répondit-elle, *une grâce que Dieu m'a faite.* Le mari en remercia le ciel. Etant entré dans la maison, il voit des meubles et un lit d'une propreté au-delà de ses facultés. *Ce lit, ces meubles, d'où sont-ils venus?* dit encore le mari. — *De la même grâce*, répondit la femme. Pendant que le mari bénissait les bontés du ciel envers lui, il vint un petit garçon, d'environ trois ans, caresser sa mère. *A qui est cet enfant?* demanda le mari. — *A moi*, dit la femme, *le ciel me l'a aussi donné. — Ah! pour le coup*, répartit le mari, *le ciel a pris trop soin de ma maison.*

Le Novice effrayé.

On avait dit à un religieux au moment de s'embarquer sur mer : *Ne désespérez de rien dans une tempête; tant que les matelots jureront et blasphémeront; mais s'ils prient*,

s'ils s'embrassent et se demandent pardon réciproquement, tremblez. Ce religieux ne fut pas plutôt en pleine mer, qu'il s'éleva une tempête. Le bon père, inquiet, envoyait, de temps en temps, un frère à l'écoutille, pour qu'il lui rapportât les discours des matelots. *Ah! mon Dieu! mon père, tout est perdu*, lui vint dire le frère; *ces malheureux font des imprécations horribles, vous frémiriez de les entendre; leurs blasphêmes seuls sont capables de faire périr le vaisseau.* — *Dieu soit loué!* dit le père; *allez, tout ira bien.*

Ruse d'un curé pour congédier des parasites.

Un curé était accablé par les visites de la noblesse voisine qui sans cesse venait lui demander à dîner. Il en vint un jour sept à huit qui tombèrent chez lui; il leur fit très-bon visage: *Soyez les bien venus, messieurs*, leur dit-il: *çà, qu'on se dépêche à préparer un bon repas, et à mettre le couvert!* En disant cela, il prend un surplis, qui était à part des autres habits, et son bréviaire. *Où allez-vous? monsieur le curé*, lui demandèrent-ils. — *Je vais bientôt revenir*, leur répondit-il, *je ne ferai qu'aller et venir, tandis que le dîner s'apprêtera; je vais réconcilier un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin.* En disant cela, il sortit; aussitôt toute la compagnie épouvantée se retire, et de long-temps aucun de ses membres ne revint chez le curé.

Soupe au caillou.

Deux religieux, passant dans un village de Normandie, entrèrent, à l'heure du dîner, dans la maison d'un paysan. Ils n'y trouvèrent pas de cuisine. Le père et la mère étaient aux champs, et les enfans qui restaient au logis ne pouvaient leur être d'un grand secours. Ils leur allumèrent pourtant du feu et leur présentèrent du cidre; mais ce n'était pas assez pour des gens qui avaient envie de dîner. Pour ne pas effrayer les enfans, les religieux ne demandèrent pas tout d'un coup ce dont ils avaient besoin; mais pour commencer ils proposèrent d'abord une soupe. On leur répondit qu'il n'y avait rien pour la faire. *Quoi! dirent les moines, vous ne savez donc pas que nous faisons nos soupes avec un caillou? — Un caillou!* répondirent ces pauvres enfans, *cela doit être curieux. — Vraiment sans doute*, dirent les religieux, *et très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseignerons notre secret: vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau et un caillou bien propre.* Ce qui fut dit fut fait: on leur apporta des cailloux à choisir. Après qu'on en eut bien lavé un, et mis dans une marmite qu'on posa sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouillait à force, et le caillou ne cuisait point. Ces enfans y regardaient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin les religieux,

que la faim pressait, commencèrent à s'impatienter. Ils accusèrent l'eau de ce retardement, et dirent qu'il fallait qu'elle ne fût pas bonne, et qu'on ne pourrait y remédier qu'en jetant du sel dedans. On leur en donna; mais comme l'effet n'en fut pas encore assez prompt, ils crurent qu'il serait à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfans, attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnait tout ce qu'on leur demandaient: si bien que les moines, en ayant déjà obtenu le beurre et le sel, les envoyèrent au jardin chercher des choux, des oignons et toutes sortes de légumes qui furent plutôt cuits que le caillou. *C'est assez*, dirent-ils alors, *il n'y a qu'à dresser le potage*. On leur apporta du pain : ils firent une soupe excellente. Le caillou fut servi dessus; mais on n'y toucha pas. Les moines prétendirent qu'il fallait l'enfermer bien proprement, et qu'on pourrait en faire une autre soupe. Les enfans trouvèrent la soupe excellente : ils ne réfléchissaient ni au sel, ni au beurre, ni aux légumes qu'ils avaient apportés pour faire cuire le caillou. Que de gens riront de la simplicité de ces enfans et comme eux se laisseront attraper par le premier escroc qui connaîtra la tournure de leur esprit !

Crédulité.

Deux dames, ayant entendu parler d'une étrangère qui prédisait l'avenir, disait-on, plus sûrement que les historiens ne rappor-

tent le passé, résolurent de la consulter. Elles se présentent un jour chez elle, en allant au spectacle, et en grande parure. Après l'entretien préparatoire, la sorcière leur dit : *Mesdames, si vous persistez dans votre dessein de connaître l'avenir, il faut vous armer de courage : tous les hommes ont un esprit attaché à leurs pas, et qui ne se communique à eux que forcé par une puissance supérieure. Cette puissance m'a été donnée, et je puis faire avoir à chacune de vous un entretien avec son esprit familier ; il vous révélera ce que vous desirez savoir du passé, du présent et de l'avenir ; mais il est des conditions auxquelles seules il peut se rendre sensible....* Ces dames demandèrent quelles étaient ces conditions, dirent qu'elles s'y soumettraient, qu'elles voulaient voir cet esprit, converser avec lui, et savoir une infinité de choses. — *N'y a-t-il aucun danger ? — Non, ces esprits sont bienfaisans ; leur objet est la conservation de chaque personne qu'ils sont chargés de surveiller. — Renvoyons nos carrosses, ma chère, ceci vaut mieux que la comédie. Je veux jaser à mon aise avec cet esprit qui est si fort de mes amis, et qui me dira, sans doute, les choses les plus intéressantes. — Bonne dame, parlez vîte ; que faut-il faire ? — Il faut vous dépouiller de tous ces ornemens qui voilent la dignité de l'homme, qui annoncent des idées et des vues toutes matérielles. Adam, lorsqu'il conversait avec les esprits, était*

dans une parfaite nudité, cet état est plus approché d'eux, et.... — Comment nues! il nous faut être nues comme était Adam? — Oui, Mesdames, il ne faut pas que le moindre accessoire matériel vous dépare. Au reste, que craignez-vous? personne, hors votre esprit familier, ne vous verra; vous êtes en sûreté ici. Les belles dames se déshabillent, tout en réfléchissant sur cette singulière cérémonie. Robe, linge, joyaux, tout enfin est déposé dans une chambre. Quand elles sont dans l'état de pure nature, on les fait passer chacune dans un cabinet séparé, dont on ferme soigneusement la porte. *C'est à moi à faire le reste*, dit la sorcière; *attendez maintenant l'effet de mes incantations, vous ne tarderez pas à l'éprouver.* Au bout de quelques minutes, les belles dépouillées avaient déjà de la peine à contenir leur impatience : ce fut bien pis, quand au bout d'une demi-heure, d'une heure, de deux heures enfin, le même silence régna, elles éclatèrent à la fois, se mirent à crier de toutes leurs forces, et s'évanouirent bientôt de frayeur. Des voisins accoururent; tout était fermé; il fallut appeler un commissaire, qui arrive avec sa séquelle; on enfonce les portes, et on voit deux femmes qui offraient à tous les regards un spectacle agréable, mais qui avaient perdu connaissance. Des secours les firent revenir à elles, mais elles furent honteuses de se trouver en pareil état devant tant de monde. Le

désespoir d'avoir été trompées, volées et cruellement abusées, s'y joignit bientôt. La vieille, après les avoir renfermées, avait quitté l'hôtel garni où elle demeurait, et en payant, n'avait éprouvé aucune difficulté d'emporter ses paquets.

Le pauvre désintéressé.

Un marchand chinois perdit dans une route une bourse qui contenait cent soixante-dix onces d'argent; elle fut trouvée par un laboureur, homme peu aisé, mais d'une très-grande probité, qui était allé travailler à ses champs. Il continua son travail pendant tout le jour, attendant qu'on vînt réclamer l'objet qu'il avait trouvé. La journée finie, il retourne chez lui, et montre ce trésor à sa femme. *Mon ami*, dit cette honnête femme, *cet argent n'est point à nous; il faut faire tous nos efforts pour trouver le propriétaire, et lui rendre ce qui lui appartient; il vaut mieux vivre pauvres et honnêtes, que d'être riches en retenant le bien d'autrui.* Le voyageur, qui s'était aperçu que sa bourse lui manquait, fit annoncer sa perte de tous côtés, promettant la moitié de la somme à qui lui rapporterait la totalité. Celui qui avait trouvé la bourse, instruit du nom du propriétaire, le fait avertir de se rendre chez lui. Le marchand arrive; d'après les indications, nul doute que la bourse ne lui appartînt; elle lui est rendue aussitôt. Celui-ci, conformé-

ment à ses promesses, veut en laisser la moitié, il est refusé ; enfin il emploie tous les moyens possibles pour faire accepter quelque gratification au cultivateur en reconnaissance de sa probité ; l'austère paysan ne veut qu'on ajoute à sa bonnne action aucun autre prix que la satisfaction de l'avoir faite. *Je n'ai*, dit-il, *aucan droit ni sur la moitié, ni même sur la plus petite partie de cette somme ; que le véritable possesseur emporte tout, puisque le tout lui appartient.* Son désintéressement lui parut plus précieux que l'or ; et il persista opiniâtrement dans son refus.

Le Diable.

Un particulier qui se trouvait à Paris dans le temps du carnaval, se rendit, déguisé en diable, au bal de l'Opéra. Il se retira avant le jour, et il frappa à la porte de son auberge. Comme il faisait très-froid, il redoublait ses coups précipitamment. Enfin, à force de frapper, il vint à bout de réveiller une vieille servante qui vint, à moitié endormie, lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, et s'enfuit en criant : *Jésus, Maria!* de toute sa force. Le provincial, ne pensant point à son habillement diabolique, et ne sachant ce que pouvait avoir la servante, continua à frapper inutilement. Mourant de froid, il se décida à chercher un gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçoit de la lumière dans

une maison dont heureusement la porte n'était pas fermée. Il vit, en entrant, un cercueil avec des cierges autour, et un vieux prêtre qui, son bréviaire en main, dormait auprès d'un bon brasier. Le provincial s'approcha du feu le plus qu'il put, et s'endormit tranquillement sur son siége. Le prêtre cependant s'éveilla, et voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venait prendre le mort, et il fit des cris si épouvantables, que le provincial, s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de son étourdissement, il vit que c'était son habillement qui avait causé son embarras. Comme le jour commençait à paraître, il put changer d'habit chez un tailleur, et il se rendit à son auberge. Il aprit en arrivant que la servante était malade pour avoir vu le diable cette nuit. Il sut ensuite qu'on publiait dans le quartier, sur le témoignage du confesseur qui l'attestait pour l'avoir vu, que le diable était venu pour enlever le corps de M.***

Le changement d'habits.

Le père Brydaine, célèbre missionnaire, voyageait toujours à pied, sans argent, s'en rapportant à la providence du soin de son asile et de sa nourriture. En 1753, se trouvant dans un village du Forest, il alla, selon sa coutume, demander un gîte au curé, qui

ne put lui offrir que la moitié de son lit. Tous deux se déshabillèrent, mirent leurs vêtemens sur la même chaise, se couchèrent, et s'endormirent. Mais le père Brydaine, réveillé plus matin que le curé, se hâtant de s'habiller avant le jour, pour précéder l'heure à laquelle les habitans de la campagne se rendent au travail, prit les premiers vêtemens qui tombèrent sous sa main, et s'aperçut d'autant moins qu'il y eut quelque méprise qu'il était de la même taille que le curé, et que leurs habillemens étaient semblables. Il sort; et la première personne qu'il rencontre est un pauvre arrivé dans la nuit qui lui demande l'aumône avec les plus vives instances. Le missionnaire lui répondit avec sensibilité qu'il n'avait rien à lui donner; le pauvre insiste; le père Brydaine veut lui prouver qu'il est incapable de le tromper, et se prépare à lui montrer ses poches vides, lorsqu'en mettant la main dans son gousset, il en retire avec le plus grand étonnement dix louis en or, qu'il se hâte de donner à ce pauvre en l'embrassant, et criant au miracle. A sa voix la foule accourt autour de lui, il raconte avec enthousiasme le prodige qui vient de s'opérer, et fait sur l'aumône un sermon très-pathétique. Au milieu de ce discours, arrive le curé tout essoufflé qui, en s'habillant, avait aperçu l'erreur et venait réclamer la somme qu'il avait laissée dans sa culotte. Ce n'est pas sans douleur qu'aux premiers mots qu'il entendit, il comprit le bon

usage qui avait été fait de ses économies, auxquelles il avait certainement donné une autre destination ; mais il n'était plus temps de remédier à la perte. Le pauvre, par cette aumône, avait retrouvé ses forces, et, craignant les réclamations, il s'était hâté de s'échapper de la foule, et de continuer sa route sans qu'on pût connaître celle qu'il avait prise.

Embonpoint extraordinaire.

Edouard Brigth, natif du comté d'Essex, épicier de profession, et qui mourut à l'âge de trente ans, descendait d'une famille d'une grosse et forte stature ; mais il les a tous surpassés. A l'âge de onze ans et demi, Brigth pesait déjà cent quarante-quatre livres ; à vingt ans, il pesait 336, et il a toujours augmenté dans cette proportion ; car, trois mois avant sa mort, il en pesait 584. Sa taille était de cinq pieds neuf pouces et demi. Son corps, mesuré sous les bras, avait cinq pieds six pouces de circonférence, et, autour du ventre, six pieds onze pouces. La grosseur du bras était de deux pieds dix pouces, et celle de la jambe, de deux pieds huit pouces. Il ne mangeait pas plus qu'un homme ordinaire. En mourant, il laissa cinq enfans et une femme grosse du sixième.

Escroquerie.

Un escroc loue un carrosse, et habille un de ses camarades pour lui tenir lieu de domestique. Il passe devant la boutique d'nn marchand de draps. Il s'arrête, et après avoir examiné différentes pièces, il en trouve deux qui lui paraissent être la couleur de sa grande livrée. Il consulte son domestique, qui lui répond affirmativement. Il demande le prix de ces pièces, et les achète. Il tire sa bourse, dans laquelle il ne trouve que cinq louis : il a couru toute la matinée pour différends achats, il a dépensé plus qu'il ne s'était proposé, il est pressé ; il jette les cinq louis sur le comptoir, tire sa montre, la remet au marchand. Le laquais s'empare de la marchandise, en protestant qu'aussitôt que monsieur le marquis sera arrivé, il reviendra lui-même apporter l'argent et reprendre la montre. Le marchand embarrassé, craint de se compromettre vis-à-vis d'un homme de qualité, prend le prétexte qu'il ne peut ni ne veut recevoir de gage, et offre de faire porter le drap. Le marquis ne veut point importuner ; il observe qu'ayant sa voiture, il est plus simple qu'il se charge du drap. A l'égard du gage, cela lui est indifférent, il n'est pas juste qu'on lui confie de la marchandise sans le connaître ; il monte dans la voiture, part sans attendre de réponse, et s'arrête dans la même rue, à la porte d'un horloger ;

il y trouve deux pendules qui lui conviennent, et les achète mille huit cents francs; il veut que l'on vienne les placer de suite dans son appartement. Comme la voiture est à ressort, il croit qu'elles seront mieux avec lui; mais elle est si petite, qu'elles en occupent, avec M. le marquis, toute la capacité. Le marquis dit à son domestique de retirer les deux pièces de drap. L'horloger veut bien s'en charger et les faire porter par son garçon. Le marquis donne son adresse, monte dans la voiture, et recommande qu'on le suive de suite. L'horloger cherche l'hôtel et ne le trouve point; il nomme le marquis, il n'est pas connu; il retourne chez lui, dans l'espérance que le marquis impatient enverra chercher son drap, et quelqu'un pour poser ses pendules. Le lendemain, il voit arriver chez lui le marchand de draps, qui présente la montre laissée en gage par le marquis. Cette montre est de cuivre doré. Il conte à l'horloger sa triste aventure. L'horloger riposte par ses deux pendules, et les pièces de drap qu'il lui montre, et que le marchand reconnaît, qu'il réclame, et à qui l'horloger fut obligé de les rendre.

Autre.

Le curé de Saint-Roch, dupe d'une intrigante, a été, sans le savoir complice d'une escroquerie bien combinée. Une femme, bien vêtue, vient un matin le trouver, elle lui

peint une de ses paroissiennes, riche lingère, comme une débauchée. Elle engage le pasteur à lui faire des remontrances sur l'irrégularité de sa conduite, et à tâcher de la convertir. Le curé y consent, et elle se charge de la lui amener. L'intrigante se rend ensuite chez la lingère; elle se dit très-liée avec le pasteur et avoir sa confiance. *Je suis chargée par lui*, dit-elle, *de voir des dentelles, que lui demande un évêque de ses amis, d'en faire le prix, et de les lui apporter. Comme vous avez une bonne réputation, j'ai préféré vous procurer cette bonne affaire à tout autre.* Elle choisit pour environ dix mille francs de dentelles, elle l'assure que cela conviendra; et elle engagea la marchande à l'accompagner chez le curé, où son argent lui serait compté. Elle se charge du paquet, et elles partent ensemble. L'antichambre du curé était pleine de personnes qui attendaient le moment de lui parler. L'intrigante dit à la lingère qu'elle va voir si M. le curé peut se détourner un instant, et la prie d'attendre. Aussitôt d'un air familier, elle fend la presse, s'introduit dans le cabinet, et dit tout bas au pasteur qu'elle avait déterminé la marchande, dont elle lui avait parlé, à venir le voir, et qu'elle était dans l'antichambre. Elle sort peu après du cabinet, en disant à la lingère que son affaire est faite, que M. le curé allait la payer, qu'elle pouvait attendre un moment qu'elle fût revenue de faire voir les dentelles à l'évêque qui les avait demandées, et elle

sort. Quelques momens après, le curé fait entrer la marchande, et lui représente avec douceur, les dangers de sa conduite, et l'exhorte à en changer. La lingère étonnée ne conçoit rien à ces discours. Elle explique le fait au pasteur, et l'invite à s'informer de sa conduite. Enfin, le curé et la lingère se sont aperçus un peu tard du piége qu'on leur avait tendu. L'intrigante a disparu avec les dentelles.

Autre.

Le fils d'un particulier, élevé dans une sorte d'aisance et de luxe, ne trouvant plus les mêmes ressources dans la maison paternelle, s'était insensiblement fait un besoin d'escroquer pour soutenir ses plaisirs et sa parure. Il s'était habitué, depuis quelque temps, chez un traiteur, et avait eu l'adresse d'y enlever plusieurs couverts sans être aperçu. Le traiteur, ne sachant à qui s'en prendre, avertit un inspecteur de police, qui distribue des mouchards dans la salle à manger. L'élégant arrive à son ordinaire, un gros manchon sur la poitrine, s'empare d'une petite table qui était dans un coin, s'assied auprès et demande à dîner. La servante lui apporte un couvert : retardé par le service, elle diffère quelque temps à le servir. Il l'appelle de rechef, elle lui apporte enfin un potage. — *Un couvert, étourdie que vous êtes!* La fille, n'osant répliquer, croit avoir

oublié, et lui en donne un autre. Il transvase la soupe dans une assiette, met adroitement l'écuelle dans son manchon, et mange tranquillement. Cela fait, il appelle la fille : elle paraît. *Quoi !* lui dit-il, *vous emportez mon écuelle et ne m'apportez pas de bouilli ; vous êtes une grande étourdie !* Troublée par le chaos d'un monde prodigieux, cette fille ne répond qu'en bégayant, et va chercher le bouilli. Mais les mouchards avaient aperçu tous les mouvemens de cet homme. L'un d'eux va dire au traiteur que celui qui le vole est dans le coin qu'il lui montre. On s'approche de lui et on l'accuse hautement d'avoir volé ; il veut nier. On s'empare de lui ; on le fouille, on y trouve le couvert, on secoue son manchon, l'écuelle tombe. Confondu, hors de lui-même, il est assez heureux pour se passer son épée au travers du corps.

Libéralité.

Une femme fort pauvre, qui avait la consolation d'avoir une fille aimable, et dont les grâces modestes annonçaient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle était sur le point d'être renvoyée, avec sa fille, d'un petit appartement qu'elle occupait chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvaient lui payer cinq sequins qui lui étaient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisait connaître son malheur, fit aisément com-

prendre au cardinal qu'elle n'y était tombée que parce que la vertu lui était plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat et la chargea de le porter à son intendant qui, après l'avoir lu, compta sur-le-champ cinquante sequins. *Monsieur*, lui dit cette femme, *je ne demandais pas tant à Monseigneur, et certainement il s'est trompé.* Pour faire cesser les contestations, il fallut que l'intendant allât parler au cardinal. Son éminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étaient présentes : *Vous avez tous raison, je m'étais trompé, le procédé de madame le prouve;* et au lieu de cinquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère à accepter pour marier sa fille.

Loup-garou.

Un certain curé, bon prêtre, homme simple, crédule et passablement ignorant, en s'entretenant avec un avocat, fit tomber la conversation sur les loups-garoux, et assura en avoir vu un. L'avocat éclata de rire. *Riez tant que vous voudrez*, dit le curé, *rien n'est plus véritable; je ne dirai pas* on dit; *mais* j'ai vu. — *Quoi!* reprit l'avocat, *vous auriez effectivement vu un loup-garou?* — *Comme je vous vois*, répondit le curé. — *Vous êtes dans l'erreur*, reprit le jurisconsulte, *il n'y a pas de loup-garou.* — *Je vous demande pardon*, dit le bon curé, *il y a des loups-garoux qui ne sont pas des hommes, mais des fantô-*

mes. — *Sur ce pied-là, vous jureriez donc*, répliqua l'avocat, *que vous avez vu réellement un loup-garou?* — *Sans doute*, répondit le curé, *je le jurerais; une nuit, il en passa un si près de moi, qu'il me causa une frayeur horrible.* — *Et sous quelle forme*, dit le jurisconsulte, *vous apparut-il?* — *Sous la forme d'un âne*, repartit le pasteur. — *Allez, allez, monsieur le curé*, lui dit l'avocat en éclatant de rire, *vous avez eu peur de votre ombre.*

La Malade imaginaire.

Une comtesse, qui recevait chez elle bonne société s'en rendait le jouet par ses craintes extravagantes. Des fourchettes ou des couteaux en croix, une salière renversée, etc., la faisait trembler. Mais son plus grand effroi étaient les puces enragées. Elle prétendait que ce petit insecte, qui était très-commun, était le plus dangereux, puisqu'il pouvait avoir sucé le sang d'un chien enragé, et communiquer cette maladie. Aussi se précautionnait-elle contre les puces d'une manière extraordinaire.

Cette comtesse, qui se croyait toujours malade, avait pour médecin le docteur Bouvart. Le médecin lui avait prescrit un régime bien facile; il s'agissait de boire tous les jours, à son lever, un verre d'eau, de prendre une demie-heure ensuite une tasse de chocolat, et immédiatement après, un verre d'eau. Un matin, elle oublia la première partie de l'or-

donnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eût pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre. Tout-à-coup elle s'aperçut de son oubli, et fut dans le plus grand désespoir. Le médecin est appelé, il la trouve dans une agitation telle, qu'elle lui avait donné un mouvement de fièvre. Il la questionne; elle lui fait part de son inquiétude, du motif qui la causait, et il voit qu'en effet c'est le premier et l'unique motif de sa situation. *Vous avez eu bien raison de me mander*, lui dit-il, *le cas est grave; mais heureusement il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât entre deux verres d'eau; prenez un lavement, ce même objet sera rempli.* Elle sentit la force de ce raisonnement, exécuta promptement l'ordonnance, et se trouva guérie.

Le Mariage singulier.

Un homme d'un certain âge, las d'avoir été la dupe du sexe, et voulant pourtant, comme l'on dit, faire une fin, s'avisa un jour qu'il était dans une nombreuse société, où se trouvaient plusieurs femmes à marier, de mettre dans un chapeau des billets blancs et un noir, *Celui-ci*, dit-il, *doit gagner*. On le questionne en vain sur le prix attaché à cette loterie, et sur l'objet de ce qui paraissait un badinage. Les dames tirèrent à son invitation. Le billet noir sortit enfin; alors

l'homme s'écria : *Messieurs, voilà ma femme.* Il fut agréé et devait l'être ; car il jouissait d'une grande fortune.

Médecins.

Dumoulin, célèbre médecin, étant, au moment de la mort, entouré de beaucoup de médecins qui déploraient sa perte, leur dit : *Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins.* Pressé de les nommer parce qu'ils croyaient tous être un des trois, il répondit : *L'eau, l'exercice et la diète.*

Autre.

Un médecin de Florence, André Baccius, ayant été appelé pour voir une femme malade, lui tâte le pouls, et lui ayant trouvé une grosse fièvre, il lui demande, entre autres choses, quel âge elle avait. Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avait quatre-vingts ans, qu'il repousse son bras, et lui dit tout en colère : *Combien de temps voulez-vous donc rester au monde?* et il s'en alla.

Autre.

Un médecin, ayant un cheval malade, fit appeler un maréchal qui le traita et le guérit. Le médecin lui demanda ce qu'il lui devait. *Rien*, répondit le maréchal, *nous ne prenons pas d'argent à nos confrères.*

Mépris de la Mort.

Huet raconte une étrange aventure arrivée à Stockolm. Un jeune homme, qui ne manquait pas de fortune, et dont la conduite avait toujours paru réglée, se saisit, en plein jour, d'un enfant qui jouait devant la boutique de son père, et lui coupa la gorge. On l'arrêta aussitôt, et on le conduisit chez le magistrat qui l'interrogea sur les motifs d'une aussi méchante action. *Monsieur*, dit-il, *j'avoue mon crime. Loin de me justifier, je vous représente que vous feriez une injustice, si vous me le pardonniez. J'ai considéré la vie; elle m'a paru une source de misères et de peines. J'ai étudié la mort, elle m'a paru un état d'innocence et de paix. La mort m'a donc paru préférable à la vie, et j'ai cherché les moyens d'en sortir. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, j'ai assuré son salut, et soulagé son père chargé de famille et de peu de moyens pour l'élever. Je suis coupable, mais j'espère que la punition que je recevrai de vous, et mon dévouement obtiendront de Dieu le pardon de ma faute.* Il alla en chantant au lieu de son supplice, et reçut la mort avec une joie qui étonna tout le monde.

Autre.

Un voleur de grand chemin, nommé Jean Johnson, fut condamné à la mort. On sol-

licita sa grâce auprès du roi, qui l'accorda à condition qu'il servirait dans les armées. Le geolier alla lui annoncer la grâce que le roi venait de lui accorder; mais Johnson répondit qu'il ne l'acceptait pas; et qu'il aimait mieux être pendu que d'être soldat.

Les deux Amis.

Deux bons amis qui, depuis long-temps, ne s'étaient vus, se rencontrant par hasard : *Comment te portes-tu?* dit l'un, — *Pas trop bien*, dit l'autre; *et je me suis marié depuis que je t'ai vu. — Bonne nouvelle! — Pas trop bonne, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis! — Pas trop pourtant, car sa dot était de deux mille louis. — Eh bien! cela console. — Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons qui sont tous morts de la clavelée. — Cela est, en vérité, bien fâcheux! — Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — En ce cas, vous voilà donc indemnisé? — Pas tout-à-fait, car ma maison où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh! voilà un grand malheur! — Pas si grand non plus, car ma femme était dedans.*

Le Fantôme.

Une demoiselle, amoureuse d'un jeune homme, lui donna un rendez-vous, la nuit,

chez ses parens même. Le père et la mère, bonnes gens, s'il en fut jamais, croyant à tout, entendent du bruit dans l'appartement de leur fille; ils montent. Les amans qui avaient l'oreille au guet, craignant d'être surpris, ne savaient quel parti prendre, lorsque le jeune homme imagina de figurer le revenant. Le père et la mère heurtèrent rudement à la porte; ils entrent. Quelle est leur épouvante! ils voient un fantôme entouré d'un drap. La jeune personne criait : *Papa! maman! prenez garde; c'est un revenant, je crois que c'est l'âme de mon oncle Mathieu.* Aussitôt les parens consternés tombent à terre, tandis que l'amant se sauve. On s'entretint beaucoup de ce fantôme qui revenait souvent. On en avertit le curé qui envoie des prêtres et force eau-bénite. Les prêtres ne voient rien, l'eau-bénite est inutile; le fantôme alors ne paraissait pas. Enfin il lui arriva une nuit de traîner des chaînes dans l'escalier, vrai caractère d'une apparition. La mère ne cessait de prier et de faire des neuvaines; le père, de son côté, racontait son malheur à tout le monde; il avouait des torts à l'égard de feu son frère, lorsqu'un homme de bon sens lui dit : *Laissez-moi le soin de vous délivrer du spectre; j'irai chez vous à minuit, sans être aperçu. Ne dites à personne que je veux vous rendre ce service.* L'ami ne manqua de visiter la demoiselle qui profitait de l'imbécille erreur de ses parens. L'ami arrive, monte douce-

ment avec le père qui se sentait tout saisi d'effroi. On heurte, la porte s'ouvre : le fantôme se présente en robe de capucin, une lanterne sur la tête, fait bonne contenance, et veut jouer l'âme de son mieux; mais le paladin qui était venu au secours du père, et qui ne croyait pas aux revenans, donna une volée de coups de bâton au fantôme qui jeta des cris horribles, et tout son costume, en demandant grâce, et disant que l'amour lui a fait inventer ce stratagême. Le mariage accommoda tout.

L'Iadesté.

Les Orientaux s'amusent souvent à des jeux qui durent plusieurs semaines; il consiste à ne rien recevoir de la personne avec laquelle on est convenu de jouer, sans prononcer le mot *iadesté*, d'où le jeu a pris son nom. Toute l'adresse de ce jeu est de faire recevoir quelque chose à son adversaire sans qu'il prononce le mot convenu.

Certain philosophe avait composé un fort ample recueil de tous les tours que les femmes peuvent jouer. En voyageant, il se trouva un jour près d'un camp des Arabes du désert. Une jeune femme arabe l'invita si obligeamment à se reposer dans sa tente, qu'il ne put la refuser. Son mari était alors absent, et le philosophe fut à peine assis, que, pour se défendre des charmes qu'il commençait à craindre, il prit son recueil, et se mit à lire.

La femme, piquée de ce dédain, lui dit : *Il faut que ce livre soit bien intéressant, puisqu'il est seul digne de fixer votre attention; peut-on vous demander de quelle science il traite? — Le sujet de cet ouvrage*, répondit le philosophe, *n'est point de la compétence des dames.* Ce refus irrita la curiosité de la jeune Arabe; elle le pressa tellement, qu'il lui dit enfin : *Je suis l'auteur de ce livre, mais le fond n'est pas de moi. Il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées. Quoi! toutes absolument?* dit la dame. — *Oui, toutes; et ce n'est qu'en les étudiant, que je suis parvenu à m'en garantir, et à ne les plus craindre.* L'Arabe, changeant de propos, se mit à lancer, au prétendu sage, des regards si vifs, qu'il oublia bientôt son livre et les tours qu'il contenait. Voilà mon philosophe le plus passionné des hommes : il hasarda un aveu. L'Arabe feignit de l'écouter. Le sage s'enivrait déjà d'espérance, lorsque la jeune dame aperçut de loin son mari. *Nous sommes perdus*, dit-elle à ce nouvel amant, *mon mari va nous surprendre, c'est le plus jaloux et le plus brutal de tous les hommes. Au nom du prophète, cachez-vous dans ce coffre.* N'ayant pas d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, le philosophe se mit dans le coffre, que la dame ferma sur lui, et dont elle prit la clef. Elle alla ensuite au-devant de son mari, et le voyant de belle humeur : *Il faut*, lui dit-elle, *que je vous conte une aventure bien singulière. Il est*

venu ici une espèce de philosophe, qui prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon sexe est capable. Ce sage m'a entretenu d'amour. Je l'ai écouté. Il est jeune, pressant. Vous êtes arrivé bien à propos pour soutenir ma vertu chancelante. A ces mots, le mari, naturellement jaloux et emporté, éclata en menaces. Le philosophe, qui, de son coffre, entendait tout, maudissait de bon cœur son livre, les femmes et les jaloux. *Où est ce téméraire? que je l'immole à ma vengeance!* Elle feignit beaucoup d'effroi, lui montre le coffre et lui présente la clef. Comme le jaloux se disposait à l'ouvrir, sa femme lui dit avec un grand éclat de rire : *Payez-moi, vous avez perdu l'*Iadesté; *une autre fois, ayez plus de mémoire.* Le mari, se croyant fort heureux d'en être quite pour cette fausse alarme, rendit la clef à sa femme, et s'en alla, après l'avoir prié de ne plus lui donner de pareils sujets de crainte. La jeune dame tira le philosophe du coffre, où il était plus mort que vif. *Monsieur le docteur*, lui dit-elle, *n'oubliez pas ce tour, il mérite une place dans votre recueil.*

Méprise.

Le grand Frédéric, étant à une fenêtre de son palais, remarquait un particulier qui considérait attentivement une statue de Mercure placée dans le parc : il envoya un de ses pages lui demander qui il était. *Je suis*

l'auteur du Mercure, répondit Pigalle, car c'était lui-même. Le roi, comprenant que c'était l'auteur du *Mercure de France*, dans lequel on avait tout récemment maltraité un de ses ouvrages, lui envoya l'ordre de sortir sur-le-champ de ses états. Pigalle ne se le fit pas répéter, et déjà il était à Dresde, lorsque Frédéric, qui s'aperçut de sa méprise, voulut la réparer.

Autre.

Un premier président du parlement de Dijon, Desbrosses, monta à cheval un jour de grand matin et en négligé, pour se rendre à Mâcon, et terminer une affaire avec un nommé Lévêque qui ne se pressait pas de s'acquitter avec lui. Ne voulant pas être connu, il s'arrête dans une auberge à la porte de la ville, et dit à la servante : *Connais-tu Lévêque? — Oui. — Eh bien! va chez lui et dis-lui qu'il vienne me parler de suite; sans quoi, il aura affaire à moi.* La pauvre servante, ébahie d'une telle commission, ne bougeait pas. *Allons! va donc; je te payerai bien tes pas. Tu lui diras que c'est M. Desbrosses qui t'envoie; qu'il n'a qu'un moment à rester; ainsi qu'il ne tarde pas à se rendre ici.* Elle se décide enfin à obéir; elle va trouver l'évêque de Mâcon, M. Moreau : lui rend sa commission comme elle lui a été donnée; mais, sans nommer la personne, disant seulement qu'il était laid et petit, mais qu'il était

arrivé monté sur un très-joli cheval, et, à force de questions, elle se souvint du nom; alors l'évêque, qui était intimement lié avec le président, se douta de quelque méprise, fit mettre les chevaux à sa voiture, et se fit conduire à l'auberge, et mener au président comme l'homme qui avait été demandé. En l'attendant, le président s'était mis à écrire. *Eh bien! monsieur*, lui dit-il sans se retourner, *il faut donc que ce soit moi qui vienne vous chercher! Approchez, approchez ici.* En disant cela, il lève les yeux, et reste confondu d'apercevoir le prélat qui part d'un grand éclat de rire, et le force, malgré sa résistance, à venir dîner chez lui, où l'erreur de la cuisinière servit de plaisanterie aux convives.

Effet de la Musique.

Palma, musicien napolitain, surpris dans sa maison par un de ses créanciers qui voulait absolument le faire arrêter, ne répond à ses injures et à ses menaces que par une ariette. Palma chante un air, s'accompagne d'un instrument, et, remarquant les accords qui font le plus d'impression sur son créancier, il parvint enfin à l'attendrir. Il n'est plus question de paiement; on lui prête encore une somme qu'il demande pour sortir d'un autre embarras.

Autre.

Un Anglais, qui séjournait à Ostende, manda plusieurs musiciens pour un concert qu'il voulait faire exécuter chez lui. Ils arrivèrent et se disposèrent à jouer. L'Anglais tira de son porte-feuille, et plaça sur les pupîtres une messe des morts d'un fameux maître d'Italie, qu'il disait être un chef-d'œuvre. Les symphonistes, les chanteurs s'efforcèrent de mettre dans leur exécution tout le pathétique, toute la tristesse que ce genre exige; ils y réussirent si bien, qu'au dernier *requiem*, l'Anglais se brûla la cervelle.

Mystification.

Au commencement de l'année 1778, un néveu du roi de Maroc vint à Paris en qualité d'ambassadeur de son oncle. On lui fit le plus grand accueil à la cour, et les plus grands seigneurs lui donnèrent des fêtes. Des plaisans s'avisèrent de faire une espiéglerie à un marchand fort riche. On commença par lui persuader qu'il devait inviter le prince marocain à une fête dans sa maison de campagne, une des plus belles des environs de Paris. Ils assurèrent qu'ils avaient assez grand crédit pour déterminer son excellence à accepter la fête et à l'honorer de sa présence. Ils lui firent entendre que la dépense, qu'il ferait pour cette fête, pourrait lui être de la

plus grande utilité par la suite de son commerce. Le marchand calcula les avantages qu'il pourrait en retirer, et se décida à recevoir l'ambassadeur avec le faste et la dignité convenables. Quelques jours après, on vint lui annoncer que son excellence consentait à lui faire l'honneur de passer tel jour la journée à sa campagne, et qu'elle s'y rendrait à telle heure. Le marchand met tout en mouvement pour rendre sa maison digne de recevoir un pareil hôte : il commande un feu d'artifice ; il fait disposer les plus belles illuminations, et venir à grands frais les plus célèbres musiciens. Il invite à sa fête les personnes les plus propres à en faire l'ornement, les gens de la cour, les étrangers les plus distingués, et sur-tout les plus jolies femmes de tous les spectacles. Le repas répondait à tous ces préparatifs. Enfin, le jour choisi, après s'être fait attendre quelque temps, suivant l'usage, l'ambassadeur, accompagné de toute sa cour, arriva dans un carrosse magnifique. On l'accueille le mieux possible ; on lui adresse les choses les plus flatteuses auxquelles il répond par le moyen d'un interprête ; on joue, on se livre à tous les plaisirs. Le marchand était au comble de la joie, et n'osait s'asseoir à la table d'un hôte aussi illustre. Une serviette sur le bras, il se tenait derrière le fauteuil de l'ambassadeur, et se faisait honneur de le servir. Chaque convive prenait part à la fête sans se douter de rien ; mais vers les trois heures du matin, plusieurs hommes vêtus

d'un habit écarlate avec de grands galons d'or, un bâton d'exempt à la main, arrivent. Ils viennent de la part du roi arrêter le prétendu ambassadeur. Le marchand commence à s'apercevoir qu'il est la dupe d'une mystification; il devint furieux d'avoir dépensé beaucoup d'argent et de se voir la fable et l'entretien de tout Paris. Le rôle d'ambassadeur avait été rempli par le fils d'un libraire de Paris, nommé Prault, qui par l'âge, la taille et la figure, ressemblait beaucoup à l'ambassadeur.

FIN.



Viens donc, ma commère, que j' te raconte ça.....!